

Trésor littéraire cistercien

BERNARD DE CLAIRVAUX, *L'ANNÉE LITURGIQUE ET SA
VERTU THÉRAPEUTIQUE*

Quel titre donner à ce petit sermon¹ ? Les manuscrits en proposent plusieurs, dont celui-ci qui me semble le plus pertinent : *Le remède qu'est le Christ. Dans les uns il n'agit pas, dans les autres il agit graduellement*. Je m'en suis inspiré pour mon propre titre : *L'année liturgique et sa vertu thérapeutique*.

Bernard nous livre ici le regard qu'en pasteur il porte sur l'*Année liturgique*. En quoi est-elle utile pour le progrès spirituel des frères que Dieu a confiés à sa houlette ? Quelle est l'efficacité pour leur vie intérieure du déroulement annuel des mystères du Christ ? Comment les fêtes successives agissent-elles en ceux qui les célèbrent et accueillent ainsi leur force médicinale ?

L'abbé de Clairvaux s'appuie sur une conviction préalable : le Christ vient à nous en médecin soucieux de notre santé, il nous apporte guérison et salut. Lui-même l'affirme : « Je suis venu non pour les bien portants, mais pour les malades ». Tous nous avons besoin de la thérapie que nous offre celui que nous appelons notre *Sauveur*. Bernard nous appelle à reconnaître tout l'intérêt de la thérapie christique et des remèdes qu'elle nous distille progressivement, au rythme des célébrations de l'année liturgique.

*
* *

1.1 Tous les événements que nous évoquons concernant le Sauveur constituent autant de remèdes pour nos âmes. Veillons donc à ce que jamais on ne puisse parler de nous en disant : *Nous avons soigné Babylone, mais elle n'a pas guéri* (Jr 51, 9). Que chacun examine dans quelle mesure agissent en lui de si salutaires remèdes.

¹ Le texte latin dans SBO, V (« Sermons pour l'année »), p. 110-111. Traduction du texte intégral. Les subdivisions que j'ai introduites veulent en souligner la structure.

1.2 Il en est, en effet, pour qui le Christ n'est pas encore né. Il en est pour qui il n'a pas encore souffert. Il en est pour qui jusqu'ici il n'est pas encore ressuscité. Pour d'autres, il n'est pas encore monté au ciel. Pour d'autres enfin, il n'a pas encore envoyé l'Esprit.

1.3 Je m'explique. Comment agit l'humilité du Christ, *qui de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la condition de serviteur* (Ph 2, 6) ? Comment, dis-je, l'humilité de Dieu agit-elle dans un homme orgueilleux ? Quelles sont les marques de son humilité en des hommes qui de tout leur désir aspirent encore aux richesses et aux honneurs terrestres ? Au contraire, mes frères, votre conscience ne se dilate-t-elle pas maintenant de joie, vous qui pouvez dire : *C'est en petit enfant qu'il est né pour nous* (Is 9, 6) ?

1.4 Il en est certains pour qui le Christ n'a pas encore souffert : ils esquivent les épreuves, ils continuent à craindre la mort, comme si en vérité le Christ, en affrontant les épreuves et la mort, n'avait pas été vainqueur et des épreuves et de la mort.

2.1 Il en est certains pour qui le Christ n'est pas encore ressuscité. Dans l'angoisse des épreuves et le poids de la souffrance, ils demeurent tout le jour sous l'emprise de la mort, sans encore avoir reçu le réconfort de l'Esprit. Mais *si ces jours n'avaient pas été abrégés* (Mt 24, 22), qui pourrait les supporter ?

2.2 Pour d'autres, le Christ est bien ressuscité, mais il n'est pas encore monté au ciel. Au contraire, il demeure encore avec eux sur la terre, dans la tendresse et la douceur. Ils sont pleins de ferveur tout le jour, ils versent des larmes dans leurs prières, ils poussent des soupirs dans leurs méditations, tout leur est fête et joie, et ils chantent au long de tous ces jours un continuel alléluia. Mais il est nécessaire que le lait leur soit supprimé et qu'ils apprennent à s'alimenter d'une nourriture solide (2 Co 3, 2). Et il est bon pour eux que le Christ s'en aille (Jn 16, 7) et que cette ferveur temporaire leur soit enlevée.

2.3 Mais quand pourront-ils comprendre ce qui leur arrive ? Ils se plaignent d'avoir été abandonnés du Seigneur et d'être privés de la grâce. Mais qu'ils attendent un petit peu, qu'ils *demeurent dans la ville jusqu'à ce que d'en haut ils soient revêtus d'une force* (Lc 24, 49) plus vigoureuse et reçoivent de plus grands dons de l'Esprit.

2.4 C'est ce qui s'est passé pour les apôtres : ils ont été menés jusqu'à un degré plus élevé et sont entrés dans la voie suréminente de l'amour (1 Co 12, 31). Ils ne se préoccupent plus désormais de

comment verser quelques larmes, mais de comment triompher de l'adversaire commun et *d'écraser Satan sous leurs pieds* (Rm 16, 20).

*
* * *

Voici donc le plus petit² mais non le moindre d'entre les *Sermons pour l'année*. Il nous fournit une précieuse clef de compréhension de la dynamique de l'Année liturgique, telle que Bernard la vivait.

Au § 1.2, il énumère cinq mystères de la vie du Christ, cinq moments de sa vie qui pour nous ont une portée salutaire : sa naissance, sa mort, sa résurrection, son ascension et l'envoi de son Esprit. Ces événements successifs de la geste de notre salut, mémorisés dans le déroulement de l'année liturgique, sont évoqués sous l'angle du remède qu'ils nous apportent et dont nous bénéficions si nous les laissons déployer au-dedans de nous leur vertu médicinale (1.1). Chaque étape du parcours thérapeutique est décrite de manière toute lapidaire, sinon elliptique. Parcourons donc pas à pas ce chemin de guérison.

Premier temps : la Nativité, perçue comme un geste d'humilité du Sauveur qui se dépouille de sa majesté et s'abaisse jusqu'à se faire petit enfant (1.3). La fête de la naissance du Christ nous appelle ainsi à nous engager nous-mêmes sur le chemin de l'humilité. Deuxième temps : la souffrance et la mort assumées par le Christ (1.4) nous invitent à ne pas fuir les difficultés mais à affronter à notre tour les épreuves de notre condition mortelle. Étape suivante (2.1) : participer à la résurrection du Christ, qui nous délivre du poids de nos souffrances en nous apportant le réconfort de l'Esprit. Mais une fois acquise la communion au Christ ressuscité, il s'agit de vivre une juste distance par rapport à lui, il nous faut le laisser partir et nous quitter (2.2), et donc assumer une certaine solitude ou désert. Étape nécessaire vers la maturité affective de notre relation à lui. C'est à cette condition qu'enfin (2.3) nous serons trouvés prêts à nous laisser conduire par l'Esprit : nous acceptons l'absence de Jésus pour vivre de sa présence médiatisée par l'Esprit. Une seule chose compte désormais : aimer. Le critère d'authenticité de notre vie spirituelle, tout aride qu'elle puisse être par moment, c'est notre avancée sur la voie de l'amour, un amour victorieux de tout mal.

Chaque célébration de l'année liturgique constitue une invitation à communier à un moment du parcours de Jésus et à tirer ainsi profit

² On peut raisonnablement penser que ce texte constitue un simple canevas de prédication, comme nous en trouvons beaucoup parmi les *Sermons divers* du même Bernard.

du bénéfice spirituel qu'il recèle en notre faveur. Ainsi, par exemple, le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu ne porte fruit en nous que si nous devenons nous-mêmes petits et humbles. Bernard fait sienne ici la conviction exprimée par tant de spirituels : qu'importe que Jésus soit né à Bethléem, s'il ne naît aujourd'hui dans nos cœurs, s'il ne transforme aujourd'hui nos vies. Dans le mystère de sa passion, Jésus n'a pas reculé devant l'épreuve et la mort, mais les a assumées librement. La souffrance peut ainsi devenir pour nous un moyen de communion à Jésus, un lieu d'accueil et de rencontre de Celui que notre cœur aime. Si par ailleurs il nous est donné d'avoir part dans la joie à la résurrection du Christ, il nous faut veiller, Bernard y insiste, à ne pas demeurer dans un attachement trop fusionnel avec lui. Un sevrage est nécessaire : « Il est bon pour vous que je m'en aille ». L'Ascension marque une crise de croissance³ pour les disciples. Mais la séparation d'avec leur ami, toute douloureuse qu'elle soit, peut devenir pour le disciple consentant un remède qui le fortifiera et le fera grandir. Patientons donc, jusqu'à ce que nous soit donné l'Esprit de force qui nous fera progresser sur la voie la meilleure, celle de l'amour, un amour qui nous rend participants de la victoire du Christ sur le mal.

Ce sermon si mince se révèle gros d'une réflexion sur l'efficacité symbolique du sacrement de l'année liturgique. Celle-ci n'agit pas en nous à la manière d'une exhortation morale. Elle nous appelle bien plutôt à nous ouvrir à une force de transformation, comme on accueille au-dedans de soi un médicament pour le laisser agir. Chaque fête célébrée sera un levain inséré dans la pâte de notre vie, qui, par sa force propre, va la faire lever, va la remodeler à partir de l'intérieur. La thérapie de la liturgie présente ainsi quelque parenté avec l'homéopathie : elle agit en douceur, sans rien forcer, goutte à goutte. De célébration en célébration, nous accueillons une facette de la présence du Christ, un principe de vie que nous intériorisons pour qu'il nous travaille et nous revivifie en s'alliant aux racines de notre être. La vertu bienfaisante de « ce médicament qu'est le Christ », infusée en nous au rythme de l'année, va influencer sur nos dynamismes vitaux pour dénouer ce qui est bloqué, stimuler ce qui fonctionne mal, apaiser ce qui est surexcité.

³ Nous inviterions le lecteur à relire les sermons pour l'Ascension (surtout III et VI), pour la Pentecôte, mais aussi *SCt* 20 et *Div* 29 : Bernard se montre toujours soucieux de la croissance affective de ses frères, il leur propose de grandir dans l'amour, de passer d'un amour encore trop tendre et fragile à un amour plus réfléchi et finalement à un amour plus fort, à l'exemple de ce qu'ont Pierre et les apôtres dans leur relation à Jésus. L'originalité de ce sermon-ci est de montrer comment le parcours liturgique soutient cette conversion d'ordre affectif et spirituel.

Ainsi, par la « re-présentation » liturgique, l'histoire unique de Jésus déploie en notre histoire personnelle son efficacité salutaire. Une année nous est donnée pour nous transformer à l'image du Christ, en rencontrant les divers moments de sa destinée : Jésus enfant, Jésus souffrant, Jésus ressuscité, Jésus monté au ciel, Jésus nous insufflant son Esprit de force. Avec patience, Dieu agit envers nous comme un tendre Père : dans son désir que grandissent ses enfants et qu'ils aient la vie en abondance, il leur offre toujours à nouveau le parcours d'une année médicinale, une année pour guérir, une année « pour qu'ils guérissent » (*RB* 30, 3).

Abbaye N.D. d'Orval
B – 6823 VILLERS-DEVANT-ORVAL

Bernard-Joseph SAMAIN, ocsob